Présentation de Étranger de Patrick Guyomard
Par Laurent Danon-Boileau
Membre titulaire formateur à la SPP
Directeur de la collection Le silence des sirènes aux Editions Fario

Le livre de Patrick Guyomard Etranger articule deux thèmes foncièrement analytiques, celui de la solitude et celui de l'étranger.Il s'agit dans les deux cas de sonder la place de l'ailleurs depuis le 'ici', sans réduire cet ailleurs à être un autre ici. Autre que moi, et plus autre encore puisqu'étranger. Et ailleurs qu'ici, après la cure, dans la solitude. Comme on voit, il s'agit de sonder ce que sont les choses au-delà des limites du 'bien connu', du familier. D'un côté l'au-delà de la personne familière dans la réflexion sur l'étranger. De l'autre, dans Solitude, l'au-delà du temps partagé avec l'analyste dans la cure et l'ouverture à la solitude qui vient dans ce temps d'après. Dans les deux cas, on palpeun au-delà.

L'ensemble du livre comprend deux textes. Le premier tente de répondre à la question : comment faire avec l'étranger, comment accueillir l'étranger ? En lui donnant droit de cité, certes, mais en évitant que le droit de cité qu'on lui donne ne constitue une assimilation radicale, une réduction à ce que l'on est soit même. Soit à ce que l'on est consciemment, soit à ce que l'on subodore de son propre inconscient. Il s'agit en d'autre termes de conserver à l'étranger son statut, sa qualité d'insolent et d'insolite. D'un point de vue analytique, la question posée devient alors : comment faire avec l'objet du transfert incarné par la présence étrangère de l'analyste ?

Le second texte aborde une question complémentaire que l'on pourrait formuler ainsi : comment faire sans la présence de cet étranger qu'est l'analyste, comment faire dans la solitude ? Ici, apparait évidemment la confrontation avec l'absence et le deuil. Il me vient ici une analogie avec les enchaînements rituels de certains sports martiaux du Japon, que l'on nomme les kata. Dans ces enchaînements, pour chaque figure, le guerrier est seul. Mais la position qu'il adopte dispose d'une double valeur : en plein son corps marque la prise qu'il adopte, mais en creux, dans la configuration de ses mains de ses bras, l'absence et le vide, viennent dessiner la position de l'adversaire, de l'étranger qui est autre que lui mais qui permet de penser et d'établir le combattant qu'il est lui-même.

On voit d'emblée la profondeur des thèmes. Toutefois, l'intérêt du livre de Guyomard réside aussi dans son style. C'est un style qui adopte une certaine allure. Allure au sens que ce terme prend dans le registre de l'équitation. C'est une allure de la pensée. Minimale, discrète. Elle exige de la part du lecteur la mise en œuvre de son associativité, de sa capacité à faire des liens. Car Guyomard est un styliste de la parole. Il sollicitel' associativité, questionne l'essentiel par méditation et allusion, provoque le lecteur à scruter son bien-connu, et engendre l'inquiétude. Toutefois, pour tenir à distance toute sidération quine serait alors que traumatique, son mouvement de pensée reste clair et précis même dans l'incertitude. Dans les deux textes la présence de l'allocutaire (ou du lecteur) est constamment sensible. Il fait l'objet d'une constante considération. A ce propos, le « je vous remercie » qui figure à la fin du livre n'est seulement pas la trace résiduelle de ce qui était initialement une conférence. C'est la marque d'un auteur quitient compte de l'autre, d'un auteur qui s'adresse. Et qui sait que s'ilpeut se laisser aller à penser comme il le fait c'est qu'il y a quelqu'un d'étranger au sein même de sa solitude d'écriture. Quelqu'un qui l'écoute et qu'il peut remercier pour cette raison même.

J'aimerais à présent revenir un peu plus en détail sur chacun des deux textes. Étranger, tout d'abord. Chez les Grecs rappelle Barbara Cassin dans une conférence en hommage à Vernant, l'étranger est celui qui s'avance, que l'on distingue de loin sans savoir si c'est un humain ou un dieu. En cela, l'étranger est objet de transfert. Et pour en apprécier la qualité, il faut tenir à distance deux écueils, qui manifestent tous deux une forme d'assimilation excessive. La première consiste à penser ou à vouloir penser que l'étranger et soi c'est pareil. C'est évidemment tout ensemble généreux et réducteur. La seconde consiste à voirl'étranger comme celui qui permet le retour en soi de ce qui a été refoulé. Et ici encore c'est réduire l'autre à cela, et c'est injustice, méconnaissance de ce qu'il est. Il s'agit de découvrir en l'étranger quelque chose qui n'est réductible ni à ce que je suis, ni à ce que j'ai refoulé de moi. Lui dire 'vous êtes ce que je suis' c'est réducteur. Mais lui dire : vous êtes porteur de mon inconscient, vous êtes mon inconscient et vous n'êtes que cela, c'est le méconnaitre également. Il doit y avoir en l'étranger de l'inassimilable, quelque chose qui le distingue radicalement de soi comme de l'inconscient que l'on porte. C'est en cela que réside l'interprétation. C'est alors que étranger se distingue de l'autre. On reconnait ici l'ambigüité de 'autre' en français : demanderun autre verre de vin, c'est se fait répondre immanquablement 'le même ou un autre ?'. Autre vient étymologiquement de als+ter et désigne le complémentaire d'une dyade, le second terme d'un couple. On en retrouve la trace dans des noms de peuples européens (Allemand, Allobroge). Au fond, avec l'autre on fait la paire, ce qui ne saurait être le cas avec l'étranger. Et c'est justement cela que réside sa qualité essentielle. Il y a une nécessité à reconnaître que l'étranger n'est pas réductible à ce que je sais de moi consciemment ni à ce qui de moi revient après avoir été refoulé.

Tout ce que Patrick Guyomard souligne de l'étranger caractérise les figures de l'analyste dans le transfert. L'étranger c'est celui qui vous fait pressentir votre inconscient, mais il n'est pas que cela. Il vit aussi pour lui.C'est ce que Patrick montre dans le second texte, Solitudes, lorsqu'il évoqueun rêve qu'il a fait en fin d'analyse.

Avant d'en venir là, aimerais reprendreles exemples cliniques qu'évoque Patrick Guyomard dans son premier texte, étranger. Ils sont curieusement tous liés à la filiation, au traumatique dans la filiation. Ils vont tous à l'encontre de l'idée que larelation de filiation est naturelle. Dans la clinique qu'il évoque, Guyomard parle d'un homme étranger à son statut de père puis d'une mère étrangère à sa fille lors qu'elle la prend dans ses bras à la naissance et enfin d'un homme confronté à la disparition de sa fille. L'homme qui ne parvient pas à être père fait part d'un rêve : « j'ai rêvé d'un analyste, mais ce n'est pas vous je vous aurais reconnu ». On songe évidemment à la formule fameuse de la dénégation de Freud, et l'on aurait envie de lui rétorquer. « En somme, c'est comme si vous disiez : 'vous allez dire que c'est mon analyste mais ce n'est pas mon analyste' ». Ici, la sagesse de l'auteur est évidemment d'attendre prudemment la suite. Vient ensuite la situation de cette mère qui trouve sa fille laide, et qui montre au fond qu'elle ne peut surmonter l'altérité de son enfant. Évidemment, on se demande ce que cette difficulté peut contenir de son sentiment d'altérité à elle comme enfant dans sa relation à sa mère, mais on peut également se dire que comme ça du moins, elle ne va pas chercher à dévorer, à s'assimiler sa fille, et qu'elle lui reconnait d'emblée un statut d'étrangèreté. Et de fait, la mère, tout comme le prochain secourable, le Nebenmensch n'est véritablement secourable que s'il parvient à reconnaître l'altérité de celui auquel ilaccorde sonsecours. La troisième évocation liée à la dimension de l'étranger dans la filiation rappellele récit d'un père qui a perdu sa fille au Bataclan parce que l'étranger l'aassassinée et qui, dans un livre qu'il a écrit pour s'en ouvrir à un prochain anonyme s'adresse aux meurtriers de sa fille en disant : 'Vous n'aurez pas ma haine'. Il

apostrophe l'étranger inhumain qui a détruit la filiation. Cet étranger terrifiant le confronte à deux objets irréductiblement étrangers. L'un se trouve au dedans de lui : il s'agit de la perte inassimilable de sa fille. L'autre est au dehors : il s'agit de la haine qu'il pourrait porter àl'assassin étranger responsable de ce meurtre et dont il se défend. L'étranger déploie cette fois une dimension d'inhumain ou de non-humain.

Comme le montre ce texte, la méditation sur l'étranger débouche sur le deuil et la solitude muette, la solitude d'un père qui dit 'vous n'aurez pas ma haine' devant une perte incompréhensible, insurmontable.La solitude constitue le cœur du second texte de ce livre. D'emblée, l'auteur y met en scène une histoire relative à la fin de sa propre analyse. Il rappelle un rêve dans lequel il voit son analyste assis sur un banc, qui regarde se coucher le soleil d'automne et lui dit qu'il ne fera pas la séance lui, Guyomard. Ce que montre ce rêve, c'est un mouvement dans lequel l'auteur est en somme accompagné par son analyste pour faire le chemin qui va le conduire hors de l'analyse. Il est assis sur un banc, côte à côte avec ce passeur analyste pour parvenir à l'acceptation et à la découverte d'une capacité à être seul pour penser. Cette fois, il ne s'agit plus de jouer et de penser seul devant sa mère, mais seul devant sa mère absente. Il me semble qu'implicitement Guyomard pose alors une question essentielle : qu'est-ce qu'il y a dans le vide, à côté de son corps à soi, dans la solitude après la fin d'analyse, quand l'objet de transfert ne dispose plus du support matériel, physique de la présence de l'analyste ? En un certain sens, le vide à côté du solitaire est une généralisation de la figure de l'étranger. Dans le vide, à côté de sa solitude, il lui faut halluciner l'étranger qui permet d'intuiter ce qu'il refoule de lui-même. Le vide étranger à côté de ma solitude, c'est ce qui me force à penser. Ce vide devient ce avec quoi l'on est confronté et qui vous permet de ressaisir ce que l'on méconnait de soi.

Il me semble toutefois qu'il y a une seconde version de ce qui est dans le vide à côté du solitaire. Cette fois ce n'est pas de l'humain étrangermais une réalité inhumaine, indifférente, comme peut l'être, dans les exemples évoqués par le texte, la musique abstraite de Stravinsky, ou le spectacle indifférent des vignes le long du train qui emporte Semprun vers la déportation et que décrit son roman l'Ecriture ou la vie. Cette fois, il s'agit d'un élément qui fournit la stabilité d'un cadre, mais d'un cadre froid, désaffecté. Le paysage des bords du Rhin, la musique sans affect apparaissent comme ce qui est inhumain mais fournit pour tant une assurance à l'humain. L'indifférence de la nature au destin de l'humain en marche vers la mort ou la musique abstraite, dépourvue d'émotion, sont si l'on veut la puissance humaine de l'inhumain, qui permet à l'homme de se dire que 'ça va continuer, malgré tout', même s'il disparaît. Quelle place dès lors accorder à cette rencontre dans la solitude avec qui est dépourvu d'affect, indifférent à soi, et qui figure, si l'on veut une rencontre avec le réel, sans médiation ? C'est aussi cette question terrible que pose le second des deux textes qui figure dans le recueil. Et l'on n'en n'a pas non plus fini avec cette question là non plus que pose une autre version encore de l'Etranger.